Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

49 | 2003

**L'actualité des notions d'interlangue et d'interaction
exolingue**

***Valéry et le langage dans les Cahiers (1894-1914), par
Janeta Ouzounova***

Maspero, L'Harmattan, 2003, 197 p.

Claudine Normand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/574>

DOI : 10.4000/linx.574

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 165-168

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Claudine Normand, « *Valéry et le langage dans les Cahiers (1894-1914)*, par Janeta Ouzounova », *Linx* [En ligne], 49 | 2003, mis en ligne le 18 mars 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/linx/574> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/linx.574>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Valéry et le langage dans les Cahiers (1894-1914), par Janeta Ouzounova

Maspero, L'Harmattan, 2003, 197 p.

Claudine Normand

RÉFÉRENCE

Valéry et le langage dans les Cahiers (1894-1914), par Janeta Ouzounova- Maspero, L'Harmattan, 2003, 197 p.

- 1 Cet ouvrage, qui reprend et condense une thèse récente sur les *Cahiers*, sera pour les linguistes une découverte, pour ceux du moins qui, de Paul Valéry, ne se rappellent que « Le cimetière marin » ou « La jeune parque ». L'écriture solitaire des *Cahiers* est restée inconnue du public jusqu'en 1970 (parution chez Gallimard d'une anthologie) et l'édition intégrale est elle-même encore en cours. D'emblée l'auteur annonce l'enjeu, « central » à ses yeux, de cette masse d'écrits et leur intérêt linguistique : c'est que, sans cesse, y est posée la question « du sens, de sa production, de ses instances ». (15)
- 2 Quatre parties, suivies de quatre annexes précieuses (bibliographie abondante, correspondances avec les originaux, index des noms et index des notions), sont précédées d'un avant-propos de Jean-Claude Coquet qui parle ici en « linguiste-phénoménologue », attentif à « l'hétéronomie » que manifeste le langage, ce que Valéry appelle le « tiers », qui à la fois nous est extérieur (monde des signes « transcendant ») et « immanent » ; il le cite : « Il y a en moi quelque chose non-moi, et cela parle, presse, oblige ». (11) On découvre ainsi l'abondance et l'originalité, en son temps, des réflexions de Valéry sur le « système symbolique » et sur l'intervention troublante de l'individu dans ce système. L'étude de J.O. sur des écrits, restés longtemps « dans l'ombre », de celui qui à vingt ans s'était trouvé sacré « grand poète », propose dans ce petit livre dense et minutieusement informé, une perspective étonnante sur une entreprise qui l'a occupé quotidiennement de 1894 à 1945, l'analyse se limitant ici aux cahiers de 1894 à 1914¹.

- 3 Dans la première partie, « Le langage, 'système symbolique' », elle nous avertit d'abord que dans ces années-là les lectures de Valéry se portaient plutôt vers les mathématiques et la thermodynamique ; il cite peu les linguistes contemporains (grammaire comparée et historique) auxquels il reproche un « déficit épistémologique » (31) et (tout comme Saussure à la même époque) une terminologie incertaine. Il s'intéressa cependant à Michel Bréal et le compte-rendu qu'il fit de *l'Essai de sémantique* est largement exploité dans ce premier chapitre ; mais, dira-t-il plus tard en parlant de cet ouvrage : « Le langage m'intéressait à ma façon. Je n'étais rien moins que philologue. » (51)
- 4 Ses réflexions le conduisent d'abord à s'intéresser aux « conditions communes à tous les systèmes de notation » et, comme le remarque pertinemment J.O., les analyses qu'il appelle « sémantiques » (au sens de Bréal), sont plutôt, avant la lettre, sémiologiques. Esquissant une « théorie des opérations », il insiste sur la différence entre le lien « irrationnel » (terme pour lui équivalent de « symbolique ») et le lien « rationnel » entre son et idée. Se plaçant d'emblée sur le plan des « états mentaux », il pose que, quand il s'agit de mots, la relation est « parfaitement arbitraire » et que « aucun chemin rationnel ou empirique ne peut mener du signe au sens » ; affirmations du même ordre que celles de Saussure à la même date, dans ses notes sur Whitney, et même intérêt pour le « modèle algébrique » (35-39). Mais le problème du langage est posé par Valéry dans des termes que nous dirions plutôt aujourd'hui cognitifs, lorsqu'il affirme qu'il s'agit avant tout du passage du « continu du non-langage » au « discontinu » du système. (41)
- 5 Également proche de Saussure sur la langue comme « système de valeurs », il introduit des préoccupations assez différentes qui annoncent plutôt les changements qu'apportera Benveniste, avec la prise en compte de la phrase : un essai inachevé sur Mallarmé (pour un recueil de 1897) a buté, semble-t-il, sur l'exposé de « toute une théorie psycho-syntaxique » introduisant des paramètres qui, précisément, sont absents chez Mallarmé, tels que « le lecteur », la « référence commune », « l'action de l'individu », l'intersubjectivité. (47) On notera qu'il se plaint de l'opacité de l'échange intersubjectif, même quand il va sans difficulté : « Cette clarté est l'échange d'une obscurité consentie ». (50)
- 6 Après l'exposé de cette vue générale sur le système linguistique, dont on sait qu'il y a peu d'équivalents au tournant du siècle, le deuxième chapitre - « Du système à l'individu » - enchaîne sur les « accidents » qui signalent la présence de l'individu dans le système, soit l'usage des symboles quand ils sont « exposés à l'arbitraire de l'individu », autre arbitraire que celui des signes linguistiques puisque s'y mêlent les effets imprévisibles d'une liberté et la relation à la pensée, qui ne peut pas être totalement irrationnelle. On note ici aussi l'intérêt de Valéry pour la phrase : combinaison de mots, mais surtout « exécution d'une combinaison ». Celui qui exécute, qui signe la phrase (« Une phrase est toujours signée ») « c'est le je ou moi pris comme point d'origine ». C'est « le parleur » qui fait le « lien » ou le « liant », c'est lui qui pose implicitement avant toute énonciation : « Je dis que... ». (65-67)
- 7 Ici s'annonce et déjà se précise une pensée de l'énonciation et de la deixis que les linguistes mettront du temps à développer dans leurs propres termes. Ces propositions sur le Moi comme « centre », déterminé par « des fonctions du corps et de l'espace », « nom propre d'une situation unique » et en même temps « mot comme les autres » (75), J.O. les rapproche non seulement, comme on pouvait s'y attendre, de Jakobson et

Benveniste – on pense ici à l’opposition benvenistienne « sémiotique / sémantique » – mais aussi des réflexions logiques et phénoménologiques de Peirce, puis de Husserl. Elle rappelle que le terme « intersubjectivité » ne s’est imposé qu’à la suite du « second Husserl » dans le discours des philosophes et des linguistes (principalement avec Ricoeur et Benveniste) (79). On est d’autant plus sensible au fait que Valéry, dans ses remarques sur « la figure du phénomène parole » (78), ait mis en place (dès 1908) « les éléments qui permettent de penser l’assise actantielle et spatio-temporelle du discours », selon les termes de J.O. (80). Dans une longue note (p. 92) elle résume l’histoire de la pensée linguistique sur les unités propres du discours, de Ch.Bally (1909) à Hjelmslev (1971), en même temps qu’elle clôt ce deuxième chapitre par quelques pages très denses reprenant les lignes de force de cette élaboration valéryenne sur la structure complexe du moi, « unité inconnue », au centre de « mon Monde singulier » comme du « Monde commun », élément, donc, fondamentalement hétérogène.

- 8 Mais cette première personne qui signe toute phrase, qu’est-ce qui légitime son emploi ? C’est à répondre à cette question qu’est consacrée la troisième partie, « Le discours tiers ». C’est le problème de la relation entre l’expression sociale et l’expérience concrète singulière, le pronom *Je* étant chargé de désigner cette relation. Or il y a des cas où « Je suis ‘absent’ mais ‘on’ répond pour Moi » (96). Cette parole automatique, que Valéry appelle aussi « le tiers inconnu », est donc à distinguer du « moi auditeur de moi et juge », en quelque sorte instance de recul, de réflexion sur une parole qui « me semble d’un autre (...) d’un tiers parleur » (97). Autrement dit le moi relève d’une double instance : d’une part impersonnelle et sociale, d’ordre extérieur, d’autre part force intérieure, « quelque chose non-moi (...) plus fort ou plus faible que moi », qui choisit pour moi : « Au fond de chacun son noyau inconnu, masse d’ombre qui joue le moi ou le dieu » (99), par où le théoricien du langage retrouve l’expérience et les mots du poète. J.O. rappelle à ce sujet (p.100) la façon dont J.C. Coquet a développé de son côté « le jeu des instances », dédoublant le tiers en « tiers actant transcendant » et « tiers actant immanent ».
- 9 S’impose alors d’aborder les « productions oniriques », ultime degré nous dit l’auteur de « l’ipséité », à prendre dans le sens que lui donne P. Ricoeur. Dans cette analyse de ses « visions » oniriques, expérience extrême d’« altérité passive », Valéry poursuit par l’interrogation sur l’emploi de « on » ou du passif, tels que les récits de rêve les imposent à la place de « je » ici abusif. Comment noter, en effet, ce « décentrement identitaire de l’instance du moi » tel que, selon ses termes, au lieu de dire « j’ai rêvé » il faudrait dire « Il a été rêvé. » ? (108) Les nombreuses observations rapportées par J.O. sur les récits de rêve, ses différentes phases, les retours au présent dans le réveil, moment où le « On se fait Je » (121) sont particulièrement riches et suggestives. On y voit se dessiner et se formuler une nouvelle instance, « Mon corps », qui permet d’opposer le moi vigile et le moi onirique, car « la veille est fondée par la présence d’un corps permanent, *mon corps* », alors que dans le rêve « le corps n’est pas constant. » L’insertion du corps propre dans le temps et l’espace fonde l’identité du rêveur qui s’éveille – « renaître identique » – alors que cet opérateur s’absente dans l’altérité du rêve où c’est « renaître autre » (122, 123). Ainsi se précise ce qui avait été annoncé p. 111 par J.O. : « Construire ‘une table des moi’ est le défi permanent, peut-être même l’enjeu majeur, de l’entreprise valéryenne ».
- 10 C’est ce que confirme l’étude du Cahier inédit *Langage* (1911-1914), entièrement consacré à ce thème et qui, selon l’auteur, reproduit « en raccourci (...) le cheminement

de quelque vingt ans d'interrogations » en tenant compte des remises en cause successives : ainsi sur la phrase et ses trois aspects (logique, linguistique, instantiel), sur l'acte d'assertion, indispensable au sens complet de la phrase, sur le « présent absolu », « temps du discours » (si proche du « temps linguistique de Benveniste) (129-131). C'est sur la question de l'« acte » dans le champ des connaissances que ce cahier apporte le plus d'information. J.O. situe ici dans toute sa complexité la démarche de Valéry dans ses rapports avec la phénoménologie, celle de Peirce comme celle de Husserl et de Merleau-Ponty, et son recours à la topologie qu'il connaissait par Poincaré. Dans le cadre de sa réflexion sur la connaissance de la parole et la morphogénèse du sens Valéry insiste sur la « saisie innovante » du sens, par l'actant individuel, le « sujet poétique » (157). L'auteur rapproche ce long travail de réflexion des travaux récents en « sémiotique du sensible », ceux de J.C. Coquet, de J. Fontanille, de C. Zilberberg « et de bien d'autres », et elle conclut sur la notion difficile d'« invariant du sens », pure « capacité combinatoire » qu'elle associe de façon pertinente à la « conviction saussurienne (...) sur la nullité interne du signe » (160).

- 11 On admire Janeta Ouzounova d'avoir réussi à faire émerger un ordre lisible de ce qu'on imagine un fouillis de cahiers divers et feuilles volantes (elle évoque pour parler de sa recherche des « chantiers parallèles »). La précision de ses analyses, utilement ponctuées de « bilans provisoires », permet d'entrer dans cette réflexion difficile et ce projet à la fois philosophique et linguistique, constamment repris : saisir le lien entre l'expérience immédiate et son expression, pour « garantir la production d'une signification individuelle », celle qui doit assurer, selon ses termes, « une resémantisation toujours nouvelle du monde » (168).

NOTES

1. Dans la suite du texte les guillemets, sauf mention contraire, introduisent des citations de Valéry.
-

AUTEURS

CLAUDINE NORMAND

Université Paris X.